

## Abou Ghraib et le spectacle de la guerre

Par Robin Adèle Greeley, Professeur associé d'histoire de l'art, université de Berkeley  
Michael R. Orwicz, professeur associé d'histoire de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle à l'université du Connecticut

**Chapô :** *Nous commencerons par une question. Pourquoi les photographies des prisonniers d'Abou Ghraib brutalisés par les soldats sont-elles mises en avant plus que d'autres images, aux États-Unis à tout le moins, pour montrer les horreurs de la guerre américaine actuelle en Irak<sup>1</sup> ? Les brutalités américaines à Falloujah (à peine trois semaines avant la publication des photographies), qui incluaient l'utilisation d'armes interdites et ont entraîné la mort de milliers de personnes, n'ont pas eu place dans le discours public au même titre que l'attention accordée aux États-Unis aux atrocités d'Abou Ghraib. Mais pourquoi se concentrer sur Abou Ghraib ?*

L'ampleur du massacre de Falloujah est, après tout, si forte que les médias progressistes ici et ailleurs ont affirmé qu'il est *notre* Guernica – « l'inoubliable monument à la brutalité et à la surenchère de cette décennie<sup>2</sup>. » Et il est impossible d'ignorer à quel point ces atrocités et d'autres comme Haditha et Nisour Square font écho à My Lai<sup>3</sup>. Pourtant, au milieu de la surabondance d'images constamment produites et diffusées, ce sont les photos d'Abou Ghraib, plus que toutes les autres, qui sont devenues emblématiques – tout au moins pour la gauche – des horreurs et des injustices de cette guerre. C'est leur paradoxe. Bien qu'on ne manque pas d'horreurs et de brutalités parmi lesquelles choisir, la véritable importance des images d'Abou Ghraib n'est pas dans leur horreur visible, en dépit de ce que prétendent les critiques de gauche de George Bush. C'est plutôt le fait même de *montrer* cette brutalité, de donner une *image* palpable de l'inadmissible réalité du pouvoir d'État et de la faillite de ses prétentions cyniques à « gagner les cœurs et les esprits du peuple irakien », qui donne à ces images leur force politique dans l'instant.

Pourtant, si les images d'Abou Ghraib sont présentées comme le plus puissant chef d'accusation de la guerre actuelle, elles n'ont pas réussi à contribuer à une quelconque compréhension en profondeur de la guerre elle-même. Au contraire, elles ont concrètement conduit à réduire toute analyse sérieuse au jeu qui consiste à simplement condamner tous les échecs de l'administration Bush, selon une ligne largement partisane.

---

<sup>1</sup> Les photographies ont d'abord été diffusées par la chaîne de télévision CBS le 28 avril 2004, ensuite par un petit nombre de photos publiées par *The New Yorker* (4 mai, 2004). Pour les principaux documents, reportages et interviews relatifs aux tortures de Abou Ghraib, voir Mark Danner, *Torture and Truth : America, Abu Ghraib, and the Terror of War*, (New York, New York Review Books), 2004.

<sup>2</sup> Jonathan Steele et Dahr Jamail, « This is our Guernica », *The Guardian* (27 avril 2005), <http://www.guardian.co.uk/comment/story/0,3604,1471011,00.html>. Des images de la dévastation, soigneusement censurées aux États-Unis, ont été largement diffusées dans le monde via des organes de presse et Internet. Voir aussi Jeremy Scahill, *Blackwater, The Rise of the World's Most Powerful Mercenary Army*, (New York, Nation Books), 2007.

<sup>3</sup> (Note du traducteur) Le 16 mars 1968, la compagnie Charlie, appartenant à la 11<sup>e</sup> brigade de la division américaine Americal, entra dans le village vietnamien de My Lai. De nombreux soldats de cette unité avaient été tués ou blessés les jours précédents dans des combats. Quand les troupes pénétrèrent dans le village, leur chef, le lieutenant William Calley, leur dit : « *C'est ce que vous avez attendu, une mission, chercher et détruire.* » Bilan : entre trois cents et cinq cents morts, presque tous des civils, et parmi eux de nombreux vieux, femmes et enfants. L'armée américaine annonça une grande victoire et la mort de 128 ennemis.

La première réaction de la gauche aux photographies d'Abou Ghraïb a été en termes de choc, d'horreur et d'incrédulité – une sorte de *non-reconnaissance* qu'un critique a résumée ainsi : « Je ne savais même pas ce que je regardais. Je ne les ai pas reconnues, car je n'avais jamais rien vu comme elles<sup>4</sup>. » Les scènes, et leur statut de photographies, ont été totalement inattendues et indéchiffrables. Étaient-ce des documents officiels? Des trophées de guerre? Des photos de vacances ? De la pornographie? Des instruments usuels pour les interrogatoires ? Elles ont montré des épisodes fragmentaires, une *mise en scène* à la fois étrangère et familière, dont la signification a initialement échappé aux arguments habituels qui assurent une pensée cohérente. L'historien Bill Nichols a récemment noté que :

« *Le paradoxe est que de tels signes continuent à porter du sens, comme exemple de la non-signification (Sinnlosigkeit). Cela crée un dilemme radical : comment comprendre ce qui ne peut être compris avec les règles habituelles du discours ou de l'action, mais qui joue un rôle-clé pour illustrer où se situent les frontières où commencent l'illogique, l'irrationnel et l'inhumain.*<sup>5</sup> »

Nichols se réfère au processus cognitif pour représenter les désastres, dans lequel les incidents traumatisants (partiels, fragmentaires, parcellaires) acquièrent la cohérence d'un événement ; un mouvement par lequel des épisodes disparates, informes, « coagulent dans un événement [seulement] après le fait lui-même<sup>6</sup> ». Une telle coagulation traduit, bien sûr, la fonction unificatrice du récit, un cadrage rhétorique qui fixe momentanément cette dispersion, lui donnant une forme déterminée, une direction et un sens.

Dès le départ, l'événement Abou Ghraïb est entré dans le débat public à travers la rhétorique du nationalisme. L'administration Bush a rapidement pris ses distances avec ce qui était visuellement évident en mettant en scène le spectacle de « l'américanité ». Après tout, les attaques contre l'Afghanistan et l'Iraq, à l'instar de la « guerre globale contre le terrorisme », ont été elles-mêmes formulées comme des incursions nationales pour un ensemble d'intérêts censément nationaux. Il en est de même pour Abou Ghraïb. L'État a immédiatement écarté les atrocités en invoquant l'image de la nation : « Ceci n'est pas l'Amérique », a soutenu Bush peu après que les photos soient rendues publiques<sup>7</sup> « *Le peuple américain a été horrifié par les abus sur les détenus à la prison d'Abou Ghraïb en Irak. Ces actes [...] étaient incompatibles avec notre politique et les valeurs de notre Nation*<sup>8</sup>. »

Pour l'administration, cet événement a été une aberration par rapport aux valeurs de la nation et ses supposés principes humanitaires. La responsabilité a été rapidement déplacée sur un groupe social marginal – « quelques brebis galeuses » (lire: de la racaille blanche), a dit le gouvernement – en exonérant le reste du corps national, resté pur, la classe moyenne en particulier<sup>9</sup>. La guerre elle-même n'a jamais été remise en question. Et tandis que les circonstances exactes qui ont conduit à la diffusion des photographies resteront très certainement cloîtrées dans le secret, le spectacle médiatique d'une « enquête complète, et justice sera rendue », a garanti un affichage sans fin d'enquêtes, d'auditions et de dénonciations, essentiellement pour le spectacle<sup>10</sup>.

<sup>4</sup> David Levi Strauss, « Breakdown in the Gray Room: Recent Turns in the Image War », Benvenisti, Meron, et alii, *Abu Ghraïb: The Politics of Torture*, (Berkeley: North Atlantic Books, 2004).

<sup>5</sup> Bill Nichols, « The Terrorist Event », in Franco, Mark, ed., *Ritual and Event: Interdisciplinary Perspectives*, (London: Routledge, 2007):94.

<sup>6</sup> Nichols, « The Terrorist Event », p. 94.

<sup>7</sup> George W. Bush, Interview à Alhurra Television, 5 mai, 2004, [www.whitehouse.gov/news/releases/2004/05/20040505-5.html](http://www.whitehouse.gov/news/releases/2004/05/20040505-5.html)

<sup>8</sup> George W. Bush, Déclaration à la journée internationale des Nations Unies pour soutenir les victimes de la torture, 26 juin, 2004, [www.whitehouse.gov/news/releases/2004/06/20040626-19.html](http://www.whitehouse.gov/news/releases/2004/06/20040626-19.html)

<sup>9</sup> Phillip Carter, « The Road to Abu Ghraïb », *Washington Monthly* (November 2004). <http://www.washingtonmonthly.com/features/2004/0411.carter.html>

<sup>10</sup> George W. Bush, Interview à Alhurra Television, May 5, 2004, [www.whitehouse.gov/news/releases/2004/05/20040505-5.html](http://www.whitehouse.gov/news/releases/2004/05/20040505-5.html)

Mais le spectacle de l'art de l'État a continué en douceur : moins de deux mois après la publication des photographies d'Abou Ghraib, George W. Bush a marqué la Journée internationale de soutien des Nations-Unies aux victimes de la torture en se revendiquant de l'engagement américain « *pour l'élimination dans le monde de la torture et nous sommes en tête de cette lutte par notre exemple*<sup>11</sup>. »

La gauche, longtemps aveuglée par son hostilité viscérale à l'administration Bush, a répondu avec l'habituelle indignation morale et affective – une protestation qui est *elle aussi* encadrée par les limites étroites du discours national. Les photographies d'Abou Ghraib ont réuni, comme aucun autre événement ne l'a fait, toutes les atrocités et les excès de l'État, et annonçaient ce que beaucoup croyaient être la fin du régime Bush. On nous a dit qu'Abou Ghraib était le lieu de la dépravation humaine et du sadisme pornographique diffusés par la totalité de la chaîne de commandement, descendant de Dick Cheney, Donald Rumsfeld, et Alberto Gonzales à travers toute l'échelle de l'administration. Ces photos, selon les arguments de la gauche, ont parfaitement souligné à quel point l'invasion de l'Irak avait été « stupide et sans fondement » dès le départ, et à quel point la politique internationale des États-Unis avait été complètement discréditée<sup>12</sup>. De plus, pour la gauche, les atrocités d'Abou Ghraib démasquaient sans équivoque les politiques intérieures pernicieuses de l'administration Bush, son pouvoir absolument sans contrôle, le népotisme, les restrictions draconiennes des droits civils, la façon dont il dépouillait les pauvres, en particulier les personnes de couleur à la suite de l'ouragan Katrina. Pour Katha Pollitt, David Matlin et d'autres, les photographies se reflétaient vers l'intérieur, mettant en lumière la brutalité des prisons américaines, le sort des Noirs, des Latinos et des autres minorités, et la politique implacable de désenchantement mise en œuvre depuis la première élection de Bush. « *Ces images, a remarqué Matlin, sont les images de nous-mêmes [que] nous avons, avec des effets maintenant inimaginables, soit ignorées, soit tragiquement introduites à l'intérieur de notre propre société depuis des décennies*<sup>13</sup>. »

Ces arguments sont justes, pour ce qu'ils disent. Mais les réactions de la gauche sont restées au niveau superficiel de l'indignation morale dirigée en fin de compte, si ce n'est uniquement, contre l'administration Bush et les auteurs individuels des atrocités. La réplique de la gauche à Abou Ghraib a été formulée comme un contre-discours, point par point, visant seulement à accuser le gouvernement républicain. À travers cette logique, les photographies ont servi de « documents » pour simplement blâmer ceux qui étaient responsables, et pour répertorier leurs désastreuses défaillances dans la gestion de l'État – en fait, la nation – comme si se débarrasser simplement de Bush, Cheney, Rumsfeld et Cie pouvait modifier fondamentalement les impératifs globaux de l'État.

La valeur des images comme actes d'accusation morale est, pour la gauche, intimement liée à leur caractère présumé factuel, leur représentation du « réel », qui est elle-même garantie par l'apparente objectivité des photographies. Cette prétention à la vérité dépend en grande partie du fait que les photographies prennent la forme de fragments, c'est-à-dire un ensemble de segments visuellement indistincts qui *montrent* un « événement » comme un déroulement apparemment impromptu d'incidents et d'événements partiels. Ceci, en même temps que leur apparence de photos numériques subrepticement diffusées par les *locum tenentes* de l'État lui-même à travers des circuits extérieurs au contrôle du gouvernement, tend à leur assurer un statut de « preuves » ; ce qui est comme la preuve d'une « réalité » bricolée, de substitution, prenant place derrière les mensonges soigneusement orchestrés de l'administration. Obsédée par ces explications immédiates et localisées, la gauche situe les images d'Abou Ghraib dans

<sup>11</sup> George W. Bush, Déclaration à la journée internationale des Nations-Unies pour soutenir les victimes de la torture, op.cit.

<sup>12</sup> Katha Pollitt, « Show & Tell in Abu Ghraib », *The Nation* (24 May 2004).

<sup>13</sup> David Matlin, « Abu Ghraib: The Surround », in Benvenisti, Meron, et.al., *Abu Ghraib: The Politics of Torture*, 60.

un *nexus* fermé de cause-et-effet, sans comprendre complètement l'effet de limitation imposé par ce cadre lui-même. Du côté de la critique, il n'y a qu'une faible conscience de la méta-organisation du scandale d'Abou Ghraib comme une spectaculaire manifestation (nationale), et encore moins de la critique systémique du rôle de l'État dans l'accumulation mondiale du capital que cet incident montre.

L'échec de la gauche vient ici du fait qu'elle a été « captée » par la spectaculaire image de l'événement<sup>14</sup>. Par « image spectaculaire », nous ne nous référons bien sûr pas uniquement aux pratiques des médias, même si très certainement elles structurent le flux de leurs discours. Beaucoup de critiques limitent à tort leur conception du « spectacle » – et par conséquent leur analyse du rôle prédominant que le visuel joue dans les relations sociales modernes – à ce qui se passe sur CNN, Fox News ou sur Internet. Nous ne pensons pas non plus que le spectacle signifie tel ou tel ensemble de symbolismes particulier – l'Irak exorcisant Mogadiscio, Abou Ghraib comme le Vietnam de cette décennie – même si cela peut être le cas. Nous utilisons plutôt le terme pour désigner un certain type d'ordonnement systémique de perceptions, de connaissances et de croyances à travers des images, le dernier succès du capital dans la réification de la conscience individuelle à travers les représentations, assurant un « marché toujours plus ramifié et standardisé de subjectivités échangeables », avec un ensemble d'identifications malléables indéfiniment<sup>15</sup>. Sont ici en question les moyens variés par lesquels les sociétés modernes systématisent et diffusent les *apparences*, transformant ce qui naguère apparaissait pour une expérience historique réelle en *semblance*. Manifestement, les images sont d'une importance cruciale pour observer un monde moderne dans lequel les relations sociales se fondent entièrement sur la production de marchandises. Mais le résultat, affirme Anselm Jappe, « est que l'observation directe et la détermination des événements par les individus eux-mêmes sont remplacées par la contemplation passive d'images<sup>16</sup>. » C'est dans cette attitude docile, vécue devant l'image/spectacle, que l'expérience humaine en vient à être vécue en seconde main, dans et à travers le domaine de la représentation. Et comme le spectacle donne une illusion de cohérence à la réalité disjointe et fragmentée de la vie quotidienne, la réalité finit par se transformer en images qui en fin de compte convertissent le sujet en un simple spectateur/consommateur/citoyen.

C'est le paradoxe de l'image /spectacle numérisée d'aujourd'hui. Sa promesse d'un accès total et constant – et donc de « connaissance » – à travers l'image visuelle, est systématiquement écartée par l'immensité et le rythme de la surproduction d'images qui caractérisent la guerre d'aujourd'hui. Un tir de barrage aussi constant, que Didi-Huberman a appelé le constant « bombardement intensif » de notre conscience, ne sert qu'à submerger des spectateurs déjà hypnotisés par d'incessants assauts de matériel visuel qui transforme la réflexion critique en une forme aiguë de *presentisme*<sup>17</sup>.

Marx a fait valoir de façon très convaincante que le spectacle – il l'appelait « le fétichisme de la marchandise » – est vital pour les fondements sociaux du capital. Et c'est précisément dans ce qu'il a caractérisé comme le mystérieux monde des apparences qui cachent les opérations de l'économie, que l'imagerie des atrocités d'Abou Ghraib devient significative<sup>18</sup>. Le spectacle vise à déshistoriciser, à maintenir notre réflexion au niveau des émotions temporaires. Pour utiliser les termes d'Adorno, il favorise « une conscience aveugle à tout passé historique, à

---

<sup>14</sup> Pour un développement de cet argument, voir Michael R. Orwicz, *The Pathology of Empire*, (Fall 2007).

<sup>15</sup> Retort (Iain Boal, T.J. Clark, Joseph Matthews, Michael Watts), *Afflicted Powers: Capital and Spectacle in a New Age of War* (London/New York: Verso, 2005):20; Guy Debord, *Society of the Spectacle*, trans. Donald Nicholson-Smith, (New York: Zone Books, 1994) [orig. publ. 1967] et *Comments on the Society of the Spectacle*, trans. Malcolm Imrie, (London, Verso, 1988) [orig. publ. 1981].

<sup>16</sup> Anselm Jappe, *Guy Debord*, (Berkeley, University of California Press, 1993):6.

<sup>17</sup> Georges Didi-Huberman, communication Massachusetts Institute of Technology, mars 2007.

<sup>18</sup> Karl Marx, *Capital*, Volume I et Retort, *Afflicted powers*.

*toute la mise en condition de soi, et pose comme absolu ce qui existe de façon contingente*<sup>19</sup> ». Ainsi, dans le cas d'Abou Ghraïb, la spectaculaire diffusion des abus localise effectivement le débat, limitant ses termes mêmes à une pièce de théâtre morale nationale. Les photographies font sens dans l'étroite temporalité du « scandale », et nous tirent émotionnellement dans la direction de la condamnation morale des seuls auteurs immédiats. Il reste, en conséquence, peu de place pour le genre de manœuvre dialectique nécessaire pour penser la guerre en relation avec les dimensions irrationnelles et les contradictions de la modernité.

Ce que les images/spectacle d'Abou Ghraïb *détournent* est l'incitation à « *penser le phénomène de la guerre en relation avec l'État capitaliste*<sup>20</sup>. » C'est-à-dire à comprendre la crise actuelle au-delà du cadre de la politique nationale, et à la situer au contraire au sein d'une plus large totalité, celle de l'accumulation mondiale du capital. Cela veut dire, bien entendu, reconnaître que la guerre, pour l'État-nation capitaliste, n'est ni une aberration, ni un dernier recours, lorsque toutes les ressources de la diplomatie ont échoué, mais qu'elle est pour l'essentiel une conduite politique normale. Ainsi, alors que la révélation d'Abou Ghraïb a été préjudiciable, le fait que les réactions de la gauche l'ont encadrée dans les stratégies rhétoriques traditionnelles ne montre jamais ce qui est spécifiquement moderne dans ce type d'invasion, à ce moment de l'histoire.

À l'instar de l'invasion de l'Afghanistan, de la guerre au Kosovo et de la nouvelle ruée sur l'Afrique, la guerre en Irak est liée aux impératifs de l'État néolibéral d'aplanir les progrès de l'expansion du capital multinational. Le changement radical des modalités de cette gestion au cours des sept dernières années – le recours visible aux armes, à la conquête et à la colonisation par les États-Unis – constitue une nouvelle étape de l'accumulation primitive. Comme solution temporaire à la crise de suraccumulation, l'accumulation primitive marque un pas en arrière vers un cycle plus impitoyable, plus barbare, plus brutal, de dépossession forcée des actifs, désormais couvert par le mot d'ordre étatique de « mondialisation »<sup>21</sup>. Dans le cas de l'Iraq, l'objectif est d'arracher le pays – et la région tout entière, sans aucun doute – des mains de dirigeants récalcitrants, et d'ouvrir ses ressources à l'investissement des entreprises. Comme nous en avons été les témoins au cours des quatre dernières années, cela est réalisé grâce à la puissance pure, à travers la dépossession forcée que Marx avait à l'esprit quand il a forgé l'expression « accumulation primitive » – un processus dont la violence, a-t-il observé, est « écrite... en lettres de feu et de sang »<sup>22</sup>. Au bout du compte, ce qui est en jeu en Iraq n'est pas simplement le pétrole *en soi*, mais son fonctionnement *comme une marchandise*, c'est-à-dire la manière dont le pétrole permet un éventail d'autres échanges, de valeurs et de relations économiques. Actuellement, cela inclut un vaste commerce international d'armes, des contrats militaires privatisés, des flux financiers, des services bancaires et des investissements de capitaux, en même temps que l'extension de diverses industries de construction, de communication et de sécurité, à l'échelle mondiale. Il en va de même avec Abou Ghraïb. Loin d'être un simple « événement », Abou Ghraïb fait partie d'un système qui réunit une gamme semblable d'échanges et de relations, comme le fait le pétrole, des échanges qui sont essentiels à la régénération du capital, que l'État favorise pour reconstituer périodiquement les conditions de rentabilité des entreprises.

Ainsi, on peut voir comment les objectifs des États-Unis à Abou Ghraïb – créer une structure de maltraitance, d'humiliation, de chaos, d'intimidation, et de peur – reflètent plus largement les relations sociales de pouvoir au dehors, dans les rues de Bagdad, Falloujah, Tal Afar, etc. Là, les « disparitions » *de facto* de citoyens ont aggravé l'état permanent de peur, d'intimidation, d'humiliation, d'insécurité, de danger et de détresse de la population dans son

<sup>19</sup> Theodor W. Adorno, « Education after Auschwitz » [1967], in *Critical Models : Interventions and Catchwords*, (New York: Columbia University Press, 1998):200.

<sup>20</sup> Retort, *Afflicted Powers*, p. xii.

<sup>21</sup> Voir, David Harvey, *The New Imperialism*, Oxford University Press, Oxford, 2003.

<sup>22</sup> Marx, *Capital*, Vol.1., 1977, p. 875.

ensemble. L'objectif, comme nous l'avons fait valoir, est de transformer le pays en un État client et d'ouvrir ses ressources et ses marchés au capital multinational. Ainsi, alors que des critiques comme Katha Pollitt peuvent dire de George Bush et Cie qu'ils sont « stupides et ont tort », ils ne sont manifestement pas stupides. Les marchés pétroliers ont prospéré sur le désordre et l'insurrection. L'année dernière, Exxon Mobil a affiché les bénéfices les plus élevés de son histoire avec 39,5 milliards de dollars<sup>23</sup> ; entre Mobil et Shell, les gains journaliers moyens sont de 180 millions de dollars ; Halliburton et Cie affichent des milliards. Et au moment où Bush a été réélu en novembre 2004, l'événement Abou Ghraib avait en grande partie disparu du discours public.

La révélation publique des photographies d'Abou Ghraib (et les attentats du 11 septembre, devrions-nous ajouter) a été caractérisée par un sentiment largement répandu d'absence de sens au moment où ils survenaient. La façon dont ces incidents ont dépassé les récits classiques – aux États-Unis – les désigne comme des incidents particulièrement *modernes*. Comme le 11 septembre, les tortures d'Abou Ghraib ont été immédiatement reformulées en « événements » traditionnels pour être compatibles avec des récits conventionnels. En effet, la modernité de la guerre en Irak est précisément ce qui est *détourné* par ces stratégies rhétoriques traditionnelles, de manière à ce que les fondements de la guerre dans l'accumulation primitive et les structures du capitalisme multinational soient obscurcis en permanence. Le choc originel de l'horreur qui était au cœur des révélations d'Abou Ghraib a été ainsi presque entièrement annulé par la superficialité déshistoricisante du spectacle. Les photographies d'Abou Ghraib sont restées étroitement liées à la notion conventionnelle de « document » qui leur permet en permanence de promulguer et de re-promulguer l'« événement » des tortures, sans contester fondamentalement aucun des composants qui servent à limiter la signification de l'événement.

La critique d'Abou Ghraib venant de la gauche est restée presque entièrement à l'intérieur des limites étroites d'un discours nationaliste, invoquant la notion mythique de valeurs « américaines » pour résister à la dépravation morale des personnes au pouvoir. Cela a créé un discours hautement polarisé du bien contre le mal, nous contre eux, pureté contre corruption, esprit civique contre malfaisants, qui, de fait, « nous » met en position de spectateurs innocents, passifs, de ce drame malveillant, mais jamais comme parties d'un système qui forme un tout. L'administration Bush a donc été en mesure de s'appuyer sur une lacune cruciale dans ces protestations : l'absence de réflexion de la gauche sur sa propre complicité – involontaire sûrement, inconsciente peut-être, mais néanmoins certaine – dans les structures du capital qui ont commis Abou Ghraib et des atrocités semblables dans le monde entier. Il est évident que nous, à gauche, nous nous opposons consciemment, moralement, à la torture. Mais nous sommes néanmoins profondément, inévitablement, pris dans le spectacle de l'accumulation mondiale du capital, d'une manière que le moralisme conventionnel est impuissant à mettre en cause.

Traduction : Louis Weber, avec la complicité de Keith Dixon

---

<sup>23</sup> *The New York Times*, 10 fév. 2007.